

NÉCROLOGIE.

La mort frappe, avec une énergie cruelle, sur le corps médical de St-Omer. En 1867, le docteur Coze et le docteur Revel tombaient sous ses coups. Aujourd'hui c'est le docteur Delpouve qu'elle ravit à une clientèle nombreuse et à de nombreux amis.

Augustin Joseph Delpouve a succombé le 12 novembre 1868, à 3 heures du matin, à l'âge de 57 ans, foudroyé par une de ces affections cérébrales qui font le désespoir des médecins.

C'est sur la tombe de ce regretté confrère que l'on devrait graver en lettres d'or :

Labor improbus omnia vincit.

Ceux qui ont souffert, comme le docteur Delpouve, des caprices de la fortune, apprécieront ce qu'il a fallu de travail, de privations, de volonté, à cette nature d'élite, pour arriver au doctorat en médecine.

Augustin-Joseph Delpouve est né à Wittes (Pas-de-Calais) le 21 décembre 1810. Reçu docteur, le 23 août 1842, devant la faculté de médecine de Paris, il vint se fixer à St-Omer le 2 septembre suivant.

Praticien modeste, prudent, expérimenté, doué d'une vaste érudition, il fut appelé successivement à remplir les fonctions de :

1° Médecin vérificateur des décès (1844-1852) ;

2° Médecin de bienfaisance de la ville de St-Omer (1845-1868) ;

3° Médecin du théâtre (1845-1868) ;

4° Médecin légiste (1845-1859) ;

5° Médecin des hospices civils (1849-1866) ;

6° Membre du conseil d'hygiène (1863-1868) ;

7° Médecin des épidémies (1863-1868) ;

8° Médecin de la société de secours mutuels de la ville de St-Omer depuis la création de cette société ;

9° Médecin de l'hôpital Saint-Louis (1866-1868) ;

10° Médecin de la commission des logements insalubres (1866-1868) ;

11° Délégué de son arrondissement, auprès de l'association locale des medecins du département du Pas-de-Calais, depuis l'époque de la création de cette association.

Toutes ces fonctions, le docteur Delpouve a su les remplir avec un zèle digne d'éloge. Il a vécu d'une vie de dévonement pendant 26 ans ! N'a-t-il pas exposé son existence lorsque, en 1859, revenant, comme médecin légiste, de procéder à une exhumation et de pratiquer une autopsie, il se rendait en toute hâte, au moment où il était encore sous le coup de miasmes putrides, auprès d'un malade atteint d'angine couenneuse et de croup, et contractait immédiatement cette épouvantable maladie ?

Comme médecin des épidemies, le docteur Delpouve a fait preuve d'un dévonement infatigable, et dans ses rapports, écrits d'une main de maître, il n'a oublié qu'une chose : c'était de parler de lui..... Modeste, il s'effaçait en toute circonstance pour mettre en relief la conduite de ses confrères. Le 20 mars 1867, le gouvernement lui décernait une médaille d'argent, c'était bien peu, sans doute, mais ses confrères s'en consolaient, car ils savaient que c'était le prélude d'une récompense bien gagnée, et qui lui était réservée pour la fin de l'année 1868 : il devait être, sous peu de jours, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Mais, hélas ! la mort n'a pas attendu cet ajournement du pouvoir !

Le docteur Delpouve a été bon fils, frère généreux, époux, père et confrère modèle. Il représentait ici-bas le type de l'honnêteté et de la bonne confraternité. Ennemi des rivalités mesquines, il avait inscrit sur son blason de médecin :

« Respect et déférence aux anciens ; accueil sympathique aux nouveaux ; confraternité entre tous. »

Saint-Omer, le 16 novembre 1868.

L. LARDEUR.

Docteur-médecin.



DISCOURS

PRONONCÉ A LA PORTE D'ARRAS PAR M. LE DOCTEUR LEDIEU

Chevalier de la Légion d'honneur,
Délégué de l'Association des Médecins du Pas-de-Calais,
Membre de l'École de Médecine d'Arras.

Messieurs,

La perte du docteur Delpouve est venue répandre au sein de l'Association médicale du Pas-de-Calais, l'affliction la plus profonde.

L'homme modeste, le collègue bienveillant a disparu.

Organe officiel de l'Association, mes collègues, en me chargeant de l'expression de leurs regrets désireraient sans doute que je retraçasse sur cette bière une carrière à laquelle ma faible voix ne saurait donner toute l'etendue que mérite la vie de notre zélé et très-affectueux délégué.

L'homme éprouve à chaque instant combien il est destiné à passer de la joie à la douleur!

Il y a déjà quelque temps je m'entretenais avec cet excellent confrère sur les heureux résultats de notre société, et nous voici auprès de son cercueil...

Il y avait chez Delpouve une pensée qui donnait à notre institution un caractère de haute moralité. C'était cette pensée vraiment chrétienne et fraternelle qui rapproche par le seul lien d'une sympathie réciproque toutes les professions, toutes les positions sociales. Il était heureux de voir à côté de l'humble praticien, les heureux de notre profession, tous travailler, tous concourir à la grande œuvre humaine.

L'ardeur incessante de Delpouve à faire des prosélytes nous a souvent prouvé que nul n'avait mieux compris que lui le grand enseignement qui existe dans cette parole de l'Ecriture :

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

En effet, l'isolement, à ne l'envisager que sous le rapport moral et sauf de rares exceptions, l'isolement dessèche le cœur, tue l'emulation, arrête l'elan des généreuses sympathies, borne la

vie à des préoccupations purement égoïstes, et laisse l'homme sans règle et sans guide livré à ses mauvais instincts.

Oui, très-vénéré confrère, vous étiez bien pénétré de cette pensée, que l'Association est un milieu où se développent le noble désir de se faire estimer de ses semblables, le respect de soi-même, l'esprit de dévouement et de sérieuses habitudes de moralité.

En deux mots, vous étiez profondément convaincu que l'isolement c'est l'individualisme, et bien souvent, pour les déshérités de notre profession, la misère; tandis que l'Association, ce n'est point seulement une assurance réelle contre l'adversité, c'est encore la fraternité évangélique en action; contribuant par son labeur, à garantir les co-associés contre les causes éventuelles de la mauvaise fortune, et s'ils meurent, suivre pieusement leur dépouille mortelle, et par une prière sur leur tombe, accompagner leur âme jusqu'au seuil de l'éternité.

Nous ne parlerons point des vertus domestiques de notre regretté confrère, elles étaient si pures qu'aux yeux de ceux qui ne l'ont point connu, nous paraîtrions lui donner des éloges exagérés qui seraient au-dessous de la réalité pour ceux qui ont vécu dans son intimité.

Mais nous croyons important de présenter aux jeunes médecins effrayés, peut-être, des embarras qui s'accumulent autour d'eux, un modèle à suivre. Celui d'un homme qui, sans le stimulant de l'ambition, sans l'emploi de ces moyens qui frappent vivement l'attention générale, est cependant arrivé par le travail à une des positions les plus honorables de cette cité.

Tel était Delpouve, nous l'avons apprécié sur le rapport moral, parce que sa vie entière nous le montre comme le modèle parfait de l'homme probe, du médecin consciencieux et du praticien distingué.

Interprète des sentiments d'estime, de considération de ses collègues, je lui donne en leur nom le dernier adieu.



DISCOURS

PRONONCÉ AU CIMETIÈRE DE WITTES

PAR M. LE DOCTEUR BERTRAND

Officier de la Légion d'honneur, Médecin principal des armées, en retraite.

Messieurs,

Dieu vient d'appeler à lui un homme de bien, essentiel à la société dont il possédait les cordiales sympathies.

Il y avait sans doute une impérieuse nécessité de voir enlever, dès l'âge de 57 ans, ce zélé bienfaiteur de l'humanité, dont il était l'exemple.

La belle âme d'Augustin-Joseph Delpouve arrivera dans le séjour des bienheureux, escortée de l'estime et de la considération générale du monde terrestre!

Savant modeste, d'une vaste érudition, d'une haute et saine capacité, réunion brillante de savoir, de douceur, de bonté, d'aménité, de bienveillance, remarquables qualités qui constituent l'ensemble de l'édifice renfermant l'âme d'élite, la perfection du cœur humain.

Depuis 28 ans, Delpouve exerçait avec un noble dévouement et une sérieuse réflexion sa profession, fruit d'études profondes de la science médicale.

La valeur et la justesse de ses sages observations le faisait rechercher du monde et principalement de ses collègues qui avaient pour lui la confiance la mieux méritée, qui lui avaient voué l'amitié et l'estime la plus pure en retour d'une louable et franche confraternité de sa part.

Epoux et père, allié à une honorable famille généralement aimée, au centre de laquelle il rencontrait les douces félicités qui embellissent et font chérir la vie.

Nous devons respectueusement nous incliner devant l'arrêt qui nous sépare tous d'un tel ami, et répandre sur les restes inanimés de cet homme si dévoué les larmes de l'amitié, expression de nos plus sincères regrets.

Je ne puis résister à l'ardent besoin d'exprimer mon admiration pour les soins multipliés, la nuit, le jour, à tous les instants, à toutes les minutes, prodigués à notre intéressant malade pendant neuf mois de douleur, de crainte et d'agonie, par deux anges consolateurs, modèles de dévouement cordial et d'intelligent courage!

Adieu, cher ami, tu vivras éternellement dans notre souvenir où tu occuperas le premier rang.

Adieu!...

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. STIVAL, DOCTEUR

Ami intime de M. Delpouve.

Messieurs,

Rappeler la vie des hommes de bien, signaler la voie qu'ils ont suivie, les difficultés qu'ils ont surmontées, les actions qui les honorent, c'est payer à leur mémoire un juste tribut de reconnaissance; apporter quelques consolations aux peines de leurs proches, de leurs amis, et presenter aux générations qui s'élèvent les exemples qui puissent leur servir de guide et leur apprendre à aimer le travail et la vertu, le mari, le père, l'ami, le médecin dévoué que nous venons de perdre mérite à tous ces titres que nous rappelions la carrière qu'il a fournie. Ce sera pour nous une bien douce consolation d'esquisser à grands traits cette existence si bien remplie.

Né à Wittes en 1810, Augustin Delpouve commença ses humanités à St-Omer, il les termina au collége d'Arras où notre amitié prit naissance. Après avoir professé pendant quelque temps dans une institution de province, il alla à Paris étudier la médecine. Là, sans appui, aux prises avec les besoins de l'existence, que va-t-il faire? Se laissera-t-il aller au decouragement? Non. Son activité saura se mettre au niveau de cette situation. Il se place dans une maison d'éducation de la banlieue et partage son temps entre les devoirs qu'il accepte et les études qu'il poursuit. Après avoir mené, pendant six annees, une vie de labeurs, tour-à-tour professeur et étudiant, passé indifférent au milieu des attraits de la capitale, n'en ayant connu ni les jouissances excessives ni les amertumes, il couronne ses études en 1843 en obtenant le titre de docteur.

St-Omer est la ville qu'il choisit pour exercer sa profession : ses débuts seront modestes, il n'emploiera pour se faire connaitre aucun de ces moyens que la politesse moderne a bien voulu qualifier du titre quelque peu flatteur de savoir faire. Sa raison s'y oppose, ses sentiments y répugnent. En homme qui a conscience de sa valeur et qui veut jouir de sa dignité, il attend tout du temps et des circonstances. Son espoir ne sera pas déçu.

En 1846, il est nommé médecin légiste; ces fonctions qu'il remplit avec intelligence et dignité vont devenir pour lui la cause d'une maladie très-grave. Il y contracte une angine couennense des plus sérieuse : sa famille, ses amis s'alarment, mais heureusement il trouve des confrères dont les soins intelligents et devoués le rendent à la santé et à ses occupations.

Bientôt, à son tour, l'occasion d'être utile à un collègue se présente, les circonstances sont délicates; croyez-vous qu'il va hésiter et craindre de se compromettre? Non, Messieurs, sa route est tracée; il connaît son devoir, et il le remplira; il sait ses obligations et il saura s'en acquitter.

Son zèle, son exactitude, ses soins éclairés, son savoir, sa bonté, se sont faits jour et le recommandent à l'attention publique; en 1863 il est nommé médecin de l'hôpital.

Son but est atteint, il n'a plus rien à désirer pour lui : considération, clientèle brillante, bonheur au foyer domestique, il a tout conquis.

Alors ses espérances se reportent sur les siens, il voit grandir sa famille et se préoccupe de leur avenir.

Mais pourquoi faut-il qu'il ne lui soit pas donné d'en jouir? Pourquoi faut-il que la destinée en décide autrement? Une maladie grave le saisit au mois de février 1868, les conseils éclairés de ses confrères, les soins et la tendresse des siens ne peuvent apporter que de l'adoucissement à l'intensité du mal, l'organisme est trop profondément atteint pour triompher.

Ah! Cher Delpouve! si tu n'habites plus sur cette terre où tu faisais le bonheur de ta famille, tu laisses au moins, à tes enfants, l'histoire de ta vie où à chaque feuillet sont burinés les mots : Honneur, Devoir et Travail, et, du sein de l'immortalité où Dieu t'a placé, tu veilleras encore sur eux, et tu imprimeras dans leur cœur la résignation ici bas et l'espérance d'un monde meilleur.

PAROLES

PRONONCÉES PAR M. CATRICE, DOCTEUR

Au nom de ses collègues de la ville d'Aire.

Nous nous associons aux bonnes paroles que vous venez d'entendre, en ajoutant cette pensée:

L'existence du docteur Delpouve, qui emporte tous nos regrets, peut se traduire par ces trois mots : Science, Modestie, Dévouement, qu'il faudrait graver en caractères ineffaçables sur cette tombe.

TYP. FLEURY-LEMAIRE.